

## **Il détestait son reflet...**

Assis à la terrasse d'un café du port, l'homme savourait sa bière fraîche à petites lampées. Soudain, sorti d'on ne sait où, un chat noir fit tomber le couvercle d'une poubelle. Alerté par le bruit métallique, le vieux marin tourna la tête ; son regard fut amarré par quelque chose d'insolite...

De la poubelle dont le couvercle tenait à peine, et pour cause, dépassaient les spatules d'une vieille paire de skis rouges très abîmés. L'ancien matelot, qui avait remonté tout au long de sa longue vie de pêcheur tellement de saletés dans ses filets, pesta et reprit son flot sempiternel d'imprécations envers ceux qui jettent tout et n'importe quoi n'importe où, et ils ne sont même pas du pays, tiens, comme cette voiture là-bas!

Elle n'est pas d'ici, il ne l'avait jamais vue avant cette semaine, lui qui arpente le village chaque jour depuis sa retraite, c'est encore un citadin qui s'est garé là, complètement de travers, il y a au moins trois jours !

En colère, il partit de ce pas voir la secrétaire de mairie, dont le père était un de ses vieux copains, et dénonça le sans-gêne de ces automobilistes qui viennent d'ailleurs et se garent sans se gêner et sans penser aux autres...

C'est ainsi que quelques jours plus tard, la chasse au contrevenant était ouverte... Le garde-champêtre de Kergouelanig n'avait qu'un seul indice, cette voiture inconnue mal stationnée depuis quelques jours au coin de la halle...

Le maire du village, un commerçant habitant Loctudy, ne venait occuper la résidence secondaire de son lieu de naissance que chaque fin de semaine, pour organiser un semblant de démocratie rurale. Il avait à sa botte deux adjoints qui faisaient la pluie et le beau temps dans la commune, l'instituteur et le propriétaire de l'épicerie-boucherie-

tabac-journaux-buvette-dépôt de pain-dépannage en tous genres !

Le garde-champêtre, un ami d'enfance qu'il avait placé à ce poste contre l'avis de tous et contre le bon sens le plus évident, était à sa dévotion, son espion, son exécuteur de basses œuvres, sa chose, son pantin... C'est lui que le maire, alerté téléphoniquement par sa secrétaire elle-même avertie par un vieux pêcheur à la retraite chagriné par ce véhicule étranger, avait chargé d'en trouver le propriétaire et de savoir ce qu'il faisait par là.

Le détenteur de la Loi fit donc comme il se doit le tour de la place pour commencer, avec une halte assez prolongée au bistrot car nombreux étaient les témoins possibles qui défilaient en ce lieu chaque jour. Puis il entreprit consciencieusement une tournée (une de plus penseront certains) des domiciles amis dans une sorte de circonvolution centrifuge qui l'amena en fin d'après-midi cahin caha, dans un état second pour ne pas dire tiers, jusqu'à une vieille mesure fermée depuis longtemps, un peu à l'écart du patelin. Dans son très vague souvenir, le seul enfant de la famille, étudiant, avait quitté les lieux après la mort de ses deux parents la même année par suite de libations répétées et exagérées, ce qu'il réprouvait publiquement de la façon la plus vigoureuse... chez les autres.

Il perçut comme un gémissement et, constatant que la porte n'était pas complètement fermée, s'en approcha pour distinguer dans l'entrebâillement un spectacle inoubliable pour un bon vieux shérif de campagne habitué à ne sévir que contre les chapeurs de poules et les maraudeurs.

Un grand corps était étendu, la tête dans une flaque de sang et le pire, le pire, - cause des cauchemars futurs du garde champêtre mais aussi générateur d'anecdotes grandes pourvoyeuses de petits verres -, le pire, c'étaient les oreilles ! La tête n'avait plus ses oreilles, elles étaient à terre, flasques, abandonnées, gigantesques et blanches, marinant

dans l'hémoglobine comme dans un mauvais film de série Z !

Il prit ses jambes à son cou, car il était très agile et avait un peu dessoûlé, et parvint très vite quoi qu'un tantinet hors d'haleine à la première ferme voisine pour téléphoner aux pompiers.

Puis, se calant sur une chaise, il testa devant un verre de remontant et quelques auditeurs sa première mouture de « l'histoire du gars aux oreilles coupées. » Il ignorait son prénom, qui n'était autre que Jean-Kévin, déjà tout un poème...

Jean-Kévin n'était pas, dans notre société où le paraître a largement prédominance sur l'être, un garçon qu'il convient de qualifier de bel homme. A dire vrai, dans une conception rapide et dont ils ne gardaient aucun souvenir, réalisée sur un parking à la sortie d'une soirée imbibée passée dans une lugubre boîte de nuit de province, ses parents n'avaient mis dans leur coït aucune des attentions que des géniteurs férus d'eugénisme bien compris auraient apportées lors d'une procréation longtemps préméditée.

Le père était plus que quelconque, encore vaguement lycéen en passe de rater pour la seconde fois un baccalauréat qui de toute façon ne le mènerait nulle part et pourvu, par la grâce facétieuse de trois générations de braves paysans, d'une paire d'oreilles qui laissaient penser qu'il devait se méfier du vent par dessus tout.

La mère était un peu idiote, elle servait le pain à la boulangerie du bourg voisin et recevait avec un gloussement unique et aigu les hommages de tout mâle qui s'aventurait à lui faire la cour, que ce soit juste par la parole, comme les deux invétérés timides acheteurs quotidiens de croissants, ou par le geste souvent osé, comme le reste de ce qui portait pantalon et moustaches au village.

L'irréparable et malencontreux accouplement ayant donc été accompli et le résultat improbable découvert par la pécheresse peu de temps après avec la complicité d'un test

pharmaceutique, le père patent mais honnête ne se déroba pas, d'autant qu'il voyait par là un moyen d'échapper à une nouvelle année de ses études qui ne le satisfaisaient absolument pas, son amour allant exclusivement aux vaches de sa ferme qu'il connaissait par leurs prénoms respectifs...

Une lourde hérédité pesait donc sur le destin du pauvre Jean-Kévin, qui recueillit de la lignée paternelle deux pavillons auriculaires de bonnes dimensions et le saint prénom de Jean qui avait appartenu successivement à trois des illustres membres de la famille morts pour la France, un en 1916 (Jean-Paul) d'un obus à Verdun au Chemin des Dames, un en 1941 (Jean-Michel) d'une balle amie maladroite dans le maquis du Vercors, un en 1961 (Jean-Charles) d'épectase dans un bouge près d'Alger.

Du côté maternel, il reçut six mois d'un allaitement roboratif spectaculaire, par ailleurs fort apprécié de la gent masculine, si l'on en croit le rassemblement opéré en demi-cercle devant le banc du parc de l'église par les spectateurs oisifs justement aux heures de tétées. En outre, sa généreuse et opulente maman lui légua une cervelle d'oiseau et des yeux qui chez elle faisaient penser à un regard de grenouille, tant les globes oculaires avaient une propension à laisser craindre qu'ils ne sortent des orbites.

Le glorieux prénom de Kévin impossible à éviter à ce moment et à cet endroit, vu le dernier film populaire passé par la camionnette-cinéma mensuelle, était venu compléter l'apport de la branche féminine de ce couple de hasard dont il était le fruit non désiré.

Il se prénomma donc Jean-Kévin comme il aurait pu tout aussi bien être baptisé François-Xavier, s'il était né dans une famille un tout petit peu plus bourgeoise.

Dès le début de sa petite enfance, il eut des comportements pour le moins assez inquiétants et des colères subites, incontrôlables et incompréhensibles pour tous ceux qui en étaient témoins, aussi bien les parents impuissants, les doctes vieillards aguerris mais inefficaces du corps médical, que les maîtres et maîtresses désarmés, plus tard,

lorsqu'il eut l'âge de commencer l'école.

En fait, et nul ne s'en était jamais aperçu, il ne supportait pas de se découvrir dans une glace ou quoi que ce fut qui reflétait son visage, et ses violences infantiles venaient de ce qu'il haïssait ce qu'il voyait sans savoir que c'était son propre visage qui l'effrayait ainsi.

Sa rage de ne pouvoir éliminer cette vision le mettait dans des états de furie qui ne disparurent que lorsqu'il fut préadolescent, parce qu'alors il avait quand même compris qu'il lui était facile de casser ou jeter les miroirs ou les glaces qui lui renvoyaient une image qu'il refusait d'admettre.

Il fit la fortune de plusieurs psychologues, psychothérapeutes, psychiatres et autres divers conseillers qui ne parvinrent jamais à le freiner ni à lui faire accepter d'être tout benoîtement lui-même. Jamais plus il n'alla chez un coiffeur, après qu'il eut fait dégringoler en morceaux le magnifique miroir biseauté du salon Chez François d'un seul coup de la grosse bouteille de shampooing, un litre consigné quatre étoiles dans laquelle le merlan du chef-lieu de canton réalisait lui-même un mélange économique de divers ingrédients pour décaper les tignasses de ses clients peu familiers de la douche. C'est sa mère qui lui coupait les cheveux " au bol " avec une finition au rasoir mécanique pour l'arrière, ce qui ne participait pas au rehaussement de la beauté déjà bien fragile de Jean-Kévin.

Son passage à l'école fut des plus difficiles, son séjour au collège de la ville voisine fut interminable et ponctué des humiliations les plus dures, mais ses années de lycée furent meilleures puisque, étant obligé de quitter sa famille pour un pensionnat de Quimper, il dut bien se résoudre à se débrouiller beaucoup plus par lui-même et acquit avec l'indépendance une assurance grandissante.

Mais il était toujours, néanmoins, pris de bouffées soudaines d'agressivité lorsqu'il se

découvrait brusquement dans un reflet, sans y être préparé contrairement au matin pour les soins élémentaires de la toilette et du rasage ou en se voyant en pied dans cette grande glace à l'entrée principale du lycée, là où il fallait rectifier une tenue parfois un peu négligée pour éviter des heures de colle inutiles.

C'est pour toute ces raisons qu'on le tenait dans sa bourgade pour un gentil dingue, puis un beau jour le curé profita d'une fête votive du village pour le prendre à part et lui donner rendez-vous le lendemain au presbytère, car il voulait, dit-il à Jean-Kévin, lui parler sérieusement.

Lorsque le jeune homme frappa timidement à la porte du curé, après avoir traversé le jardin du même, la vieille bonne, qui n'était pas, loin s'en faut, une bonne vieille, eut en ouvrant la porte un sursaut de frayeur qui lui fit reculer la tête d'un coup de vingt bons centimètres et c'est depuis ce jour qu'elle porte au cou une minerve qu'elle choisit noire pour qu'elle s'harmonise avec ses tenues les plus frivoles.

Le prêtre arriva, il avait pris soin d'éliminer de la cure tout ce qui aurait pu refléter l'image honnie de l'ouaille convoquée, ce qui lui avait procuré beaucoup de travail car il était pour son compte assez, voire plutôt satisfait de son profil et, péché véniel, passait beaucoup de temps devant diverses glaces à se regarder répéter son homélie ou à faire des gestes sacerdotaux qui soient les plus parfaits, bref, il s'aimait et n'acceptait sa vocation et son célibat que grâce à cette permanente auto-admiration.

Il fit asseoir Jean-Kévin, l'assura de sa sympathie et lui annonça qu'il pouvait l'aider à améliorer fortement son image, sinon en transformant ses traits qui étaient définitivement modelés, sauf à subir une opération esthétique coûteuse et sans garantie quant au résultat, mais au moins en dissimulant au regard de son prochain les attributs proéminents généreusement accordés par une Dame Nature déboussolée qui devait être à ce moment précis en pleine remontée de L.S.D.

Il sortit du placard à hosties un livre illustré, prit sous un prie-Dieu un magazine de cinéma antédiluvien, saisit dans un tabernacle portatif une perruque et une paire de lunettes noires. Le bouquin décrivait la vie et l'œuvre des plus célèbres piliers de la télévision et comportait entre autres une photo de Philippe Gildas, du temps où il avait encore ses oreilles protubérantes largement visibles. Un autre cliché le montrait avec des cheveux couvrant ses pavillons, ce qui changeait radicalement son image.

Puis il alla trouver dans le magazine un portrait de cet acteur américain comique dont on ne voyait que les yeux énormes et globuleux, qu'il pouvait d'ailleurs à volonté faire aller séparément de tous côtés. Quelques pages plus loin, on pouvait admirer ce même artiste en compagnie de sa femme, des lunettes noires cachant son regard et nul n'aurait pu alors le reconnaître, sauf son percepteur, et encore, juste à la taille du diamant de la bague qu'il portait au doigt.

Il proposa donc à Jean-Kévin de faire un essai et celui-ci, estomaqué, restant muet, le curé en déduisit que « qui ne dit mot consent » et entreprit de lui ajuster sur la tête avec un geste laissant entrevoir une grande habitude une perruque très brune, qui sortait d'on ne cherchera pas à savoir où. Puis il procéda à la pose des lunettes qui par bonheur n'eurent aucun mal à trouver pour leurs branches les supports habituels et il annonça au garçon qu'il allait lui amener une glace.

Ce qui fut fait dans l'instant et permit au jeune déguisé d'apercevoir en face de lui le reflet de quelqu'un de très banal, sinon qu'il avait sur le crâne un postiche en matière acrylique et des lunettes foncées sur le nez. Le prêtre lui fit valoir l'avantage qu'il aurait à se laisser pousser les cheveux, afin qu'ils couvrent bien ses appendices acoustiques et lui conseilla de trouver des lunettes qui s'ajustassent à la fois à sa physiologie et à sa vue qu'il ne fallait pas abîmer par le port de verres trop noirs.

La vie du jeune homme en fut alors complètement transformée, et il en eut tellement de

reconnaissance envers l'homme d'église qu'il se montra un de ses plus fidèles fidèles, même s'il ne pratiquait pas vraiment, mais juste pour lui faire montre de toute sa gratitude.

Et un beau jour il rencontra, dans la ville où il était étudiant, la fille de ses rêves, la charmante Julia, qui était d'origine autrichienne mais pas plus désagréable pour autant, étudiante elle aussi, mais habitant la ville chez ses parents qui géraient une petite industrie locale et florissante dont il ne savait rien, car cela ne l'intéressait absolument pas, en tout cas beaucoup moins que le contenu du corsage intimidant de ladite Julia.

Cette petite avait un nez que certains auraient jugé impressionnant, mais quand même beaucoup moins que son menton qui avait une tendance fâcheuse à remonter, ce qui fait qu'on pouvait pronostiquer sans grand risque de se tromper qu'au fil des années, la vieillesse aidant, les deux allaient se rapprocher sensiblement, empêchant définitivement Julia de jouer du clairon vers la soixantaine, si tant est qu'elle en éprouvât éventuellement le besoin à cet âge.

Mais elle avait des yeux si bleus et une poitrine si avantageuse que Jean-Kévin ne voyait rien d'autre et cette période de sa vie resta dans sa mémoire comme celle qui avait été la plus belle, dans l'attente de la félicité espérée, sinon promise.

Un magnifique jour de printemps, un dimanche, ce qui devait arriver arriva et les tourtereaux, après une séance de cinéma des plus aguicheuses pour le pauvre Jean-Kévin torturé qui n'en pouvait plus d'attendre, se retrouvèrent, à l'instigation de Julia, dans le bureau directorial de la société paternelle dont elle avait un double des clés.

Elle alluma les lampes du bureau car de lourds volets de métal aussitôt refermés isolaient celui-ci de la rue, seule une porte entrouverte donnait sur l'usine proprement dite, ils étaient donc tranquilles et de plus, un canapé tentant donnait au garçon des idées bien trop osées mais qu'il ne jugeait pas impossibles.

Julia, pour se donner une contenance, annonça au jeune homme qu'elle allait changer l'eau du magnifique et lourd vase de cristal qui trônait sur le bureau du père. Joignant le geste à la parole, elle entreprit d'ôter le bouquet, le posa sur un journal déplié sur le bureau et partit dans l'usine voisine dont le bureau n'était séparé que par une porte, grande salle dont elle alluma toutes les lumières, pour y vider le vase et le remplir d'eau fraîche.

Jean-Kévin était comme paralysé sur place et n'avait pas quitté un seul instant des yeux la croupe de sa camarade lorsqu'elle était sortie en ondulant innocemment et la regardait toujours la bouche ouverte alors qu'elle revenait vers lui, vase en main. Elle passa près du jeune homme sans voir dans quel état il se trouvait et lorsqu'il parut brutalement se réveiller et lança ses mains impatientes à l'assaut de la jupe de Julia, elle se retourna avec un cri et balança d'un ample geste le contenu du récipient à la figure de Jean-Kévin, qui eut pour toute réaction celle d'attraper le vase et de le serrer contre lui. Sous la violence de la grande quantité d'eau arrivée sur sa figure, les lunettes du garçon étaient tombées à terre et son étonnement accroissait encore si c'était possible l'écarquillement de ses yeux de batracien apeuré.

Et l'eau avait rassemblé ses cheveux en une sorte de catogan entièrement ramené derrière sa nuque, ce qui laissait bien à découvert deux énormes pavillons que la honte de son geste rougissait de telle façon qu'ils auraient humilié le dernier des homards cuits de passage.

La fille poussa un cri derechef et de plus belle et, comme épouvantée, sortit par la porte de l'usine en détalant et en cacardant comme une oie qui aurait découvert un stylo à bille à quatre couleurs. Elle ne l'avait encore jamais vu sous son vrai jour, toutes oreilles déployées et sans lunettes, car il avait prétexté, sur les conseils du curé, une vive allergie à la lumière.

Elle courait encore lorsqu'il arriva à son tour dans le bâtiment le pesant vase à la main et qu'il tomba en arrêt devant un alignement de miroirs, tous plus beaux et raffinés les uns que les autres, qu'il se vit alors tous azimuts et qu'il commença la plus belle détérioration de glaces de toute la longue et édifiante histoire de la miroiterie...

Il s'était en effet revu tel qu'il était et sans préparation aucune et sa colère ancienne était elle aussi revenue sans crier gare et c'est à grands coups du vase en cristal dense qu'il faisait dégringoler des interminables alignées de psychés romantiques, des amoncellements de réflecteurs, des armées de rétroviseurs, des pièces uniques dignes de refléter les visages des plus grandes stars, pour celles encore regardables. A chacun de ses pas, il percevait de tous côtés le reflet de la fatalité. C'est sur cette malédiction qu'il frappait inlassablement !

Puis il parut se réveiller après un cauchemar peuplé de grandes oreilles et c'est à ce moment qu'il prit la décision de s'enfuir. Il sortit en courant et essaya vainement d'entrer dans quatre voitures avant d'en trouver une qui avait encore les clés bien en évidence sur le contact. Il mit le cap sur le village de son enfance car il lui fallait absolument se retrouver en milieu connu, là où il pourrait faire le point.

Pour le moment il était affolé, honteux, incapable de se ressaisir, et il n'avait qu'un but : Arriver dans la maison de sa jeunesse, le seul endroit où se cacher, où se retrouver et où se décider pour l'avenir... Et finalement, son expédition ne lui apporta pas l'apaisement recherché, il tourna littéralement en rond pendant deux jours avant de saisir dans le fond d'un tiroir le vieux rasoir sabre de son père pour y faire ce que l'on sait...

La fille, cette pauvre Julia, durant cette sorte de combat, avait réussi à sortir, elle haletait en pleurant à la porte de l'usine, au-dessus de laquelle on pouvait lire ces terribles mots :

**- ÉTABLISSEMENTS FREUD -**